

LA RÉSISTANCE INTÉRIEURE

La Résistance intérieure, sur les plans de l'action et du renseignement, a évolué de bout en bout, selon des lignes de force différentes. Nous n'évoquerons ici que l'action politique et militaire, à l'exception du renseignement.

En zone nord, elle est à dominante militaire (présence immédiate de l'ennemi, filières pour équipages d'avions abattus). Ces filières transversales, depuis le Benelux à travers la France, jusqu'aux Pyrénées, sont un ferment extraordinairement propice à la création d'embryons de résistance organisée qui débordent vite de leur objet primitif ou de leur point de départ (Libé Nord, OCM, CDLL, CDLR, Résistance, Défense de la France, etc.).

En zone sud, le sentiment factice d'une surveillance moins stricte, confère à la Résistance une inspiration politique plus affirmée. En 1943, viendront s'installer à Paris (premier maquis de France) beaucoup d'éléments d'état-major qui auront fait leurs premières armes en zone sud.

À cela s'ajoute un autre phénomène : du jour au lendemain, la position stratégique qu'occupe notre pays en fait le champ d'une intense compétition. L'*Intelligence Service* depuis toujours présente va se doubler notamment avec la création du SOE britannique, les Américains cherchent leur voie et mettront les bouchées doubles, les Russes et les Polonais ont des points d'appui solides, etc.

Bref, tout le monde veut être là et les Français ne sont pas les derniers !

Mais comment agir du dehors pour accélérer le processus ? De Gaulle le sent plus que quiconque. Il ne suffit pas de parler à la radio. Il faut établir le contact, les contacts. Depuis l'été 1940 et durant 1941, des volontaires arrivent en France notamment sous les auspices du BCRA, soit déposés par sous-marin, soit parachutés. Le plus souvent ils ne seront pas attendus, à charge pour eux, munis d'un poste émetteur, de se débrouiller. Pour quelques réussites, il y a aussi de graves échecs. Ce sont les premiers tâtonnements. C'est l'époque des d'Estienne d'Orves, des Fourcaud et des Saint-Jacques. Toutefois, les encouragements à poursuivre sont clairs, car le terrain s'y prête. À leur retour, les missionnaires rapportent tous le même son de cloche : l'opinion est fluctuante mais l'esprit de résistance gagne. Toutefois, il n'est pas question de continuer l'envoi de volontaires en l'absence de toute organisation d'accueil. Sur place, le travail de maillage est intense. La Gestapo elle aussi s'installe et se développe. Il lui arrivera de tomber sur des listes de "résistants" avec noms et adresses en clair. Les arrestations font alors des ravages. C'est en 1941 déjà que le groupe du Musée de l'Homme subit de lourdes pertes.

C'est alors qu'en octobre 1941 arrive à Londres, via Lisbonne, Jean Moulin. L'homme et les motifs de sa visite ont été maintes fois décrits. C'est un préfet en rupture de ban. Il n'est pas le premier "voyageur" que reçoit le Général de Gaulle, mais il est celui qui produit sur lui la plus forte impression.

Sa démarche est singulière. Moulin n'allonge pas la liste de ceux qui viennent pour leur groupe demander de l'argent et des armes. Il voit beaucoup plus loin. Il cherche, pour la France, un chef d'orchestre qui soit capable d'assurer le redressement de son pays. Dès l'été 1941, il se demande s'il existe un tel homme qui serait capable, au politique comme au militaire, de s'imposer pour replacer la France à sa place et dans ses alliances. Pendant des mois, il écoute la radio de Londres et voit du monde ; son désir augmente de rencontrer cet énigmatique personnage, Charles de Gaulle. Est-il républicain ? Moulin a rencontré en zone sud plusieurs chefs de mouvements de Résistance et analyse leurs actions. Il sait que d'autres sont à l'œuvre dans le nord. Le fourmillement d'initiatives individuelles est frappant. Rien de solide n'aboutira, selon lui, s'ils ne sont pas fédérés. De Gaulle pourrait-il être le ciment fédérateur ? Lui, Moulin serait alors prêt à prendre la truelle. Il faut donc y aller voir ! Et c'est dans cet état d'esprit qu'il réussit à gagner l'Angleterre.

Ce n'est pas en vain qu'il a déjà une vingtaine d'années d'expérience du milieu administratif. Il pense aussi à longue portée au rétablissement des institutions républicaines. Avant d'aborder de Gaulle, Moulin ne pouvait se rendre compte à quel point il y a adéquation entre ce qu'il va exprimer et ce que ressent profondément le Général. L'un et l'autre sont parmi les produits les plus brillants de la fonction publique. L'un et l'autre sont imbus de sens de l'État. Les préfets, surtout les plus doués d'entre eux, sont dans l'ordre civil des officiers de haut grade. Leur vocation est d'exécuter les instructions du ministre. Quand ces instructions sont claires, répondent pleinement à leur attente, au besoin les dépassent, il sont capables d'exceller. C'est ce phénomène qui se produit entre Charles de Gaulle et Jean Moulin, chacun reconnaissant dans l'autre celui qu'il attendait. Finalement, après deux mois de consultations et de réflexion, après une sévère enquête à diverses sources, la décision de Charles de Gaulle est prise : Moulin sera son délégué chargé de la mission capitale, en zone sud d'abord, puis sur la France, si tout va bien, de coordonner les mouvements de Résistance à mesure qu'ils s'affirment, de rapprocher les uns et les autres les fragments épars d'une future armée secrète.

De Dakar, un an plus tôt, de Gaulle avait choisi un jeune capitaine de cavalerie fraîchement arrivé de France pour lui confier une mince colonne et le lancer à travers l'Afrique hostile avec mission de rejoindre le gros des forces alliées sur la Méditerranée. Chemin faisant, il en fera un colonel puis un général. C'est Leclerc.

De même, parachuté le 1^{er} janvier 1942 dans les Alpilles, un préfet hors la loi, ne disposant que d'infimes ressources, quasiment dépourvu de moyens de communications, tel un lilliputien chaussé des bottes d'un géant, au nez et à la barbe des hommes de Pierre Pucheu et de René Bousquet, de Barbie et du commissaire Bonny, de l'Abwehr et de la Gestapo, en dix huit mois accomplira la mission que lui avait confiée de Gaulle à Londres un soir de décembre 1941.

En France même, dès l'été 1940, des hommes et des femmes avaient surgi résolument réfractaires à l'Ordre nouveau. Ils avaient créé, depuis la zone interdite jusqu'au Pyrénées, des filières pour équipages d'avions abattus sur le sol français ainsi que des évadés de tout poil. Ils diffusaient des tracts et de petits journaux, ils renouaient avec d'anciens camarades animés d'une même passion, ils s'employaient à réunir des renseignements sur toutes les entreprises de l'ennemi, etc. En 1942, après beaucoup d'arrestations et presque sans argent, ils étaient encore nombreux à n'avoir pu prendre aucun contact avec Londres ! Et Dieu sait que la Gestapo et la police de Vichy ne les avaient pas épargnés ! Beaucoup de ces précurseurs avaient déjà disparu dans le courant de 1942, parmi lesquels Destrée, l'homme à tout faire de la Résistance, de la Libération, le colonel Touny (OCM), Vilden du Musée de l'Homme, etc... Mais d'autres réussirent à se maintenir, tels Christian Pineau, qui édite régulièrement *Libération Nord*, dès décembre 1940 ! Jacques Renouvin, qui réussit en 1942, avant d'être éliminé, à dénombrier plus de 200 hommes des groupes francs, Lecompte-Boinet, fondateur de *Ceux de la Résistance* - ce père de cinq enfants a les témérités d'un homme qui n'engage que lui -, Michel Brault et François Morin qui du Nord gagnèrent *Combat* en zone sud, le colonel Vautrin échappant longtemps à la Gestapo, etc. Florilège d'hommes intrépides, qui, se lançant très vite dans la bataille, cœurs purs entre les purs, n'eurent jamais le bonheur de récolter les fruits de leurs efforts et au nom desquels pour beaucoup aucune décoration ne s'attachera jamais.

Quand un pape dépêchait un légat dans la contrée la plus lointaine, il savait celui-ci imbu de sa pensée au point qu'en aucune circonstance, il ne saurait faire un faux pas. C'est ainsi que de Gaulle lança ces deux hommes, Leclerc et Moulin, assuré qu'aucun ne faillirait à une mission, que seule la mort pouvait interrompre. Leclerc, maréchal de France, alla jusqu'au bout ! Moulin tomba à Caluire le 21 juin 1943, mais l'essentiel était fait. Quelques semaines plus tôt il avait présidé la première séance du Conseil national de la Résistance, couronnement de son œuvre. Ainsi toutes les forces de notre pays, liguées contre le Reich nazi et Vichy, formaient l'union sacrée. Elles reconnaissaient sans ambiguïté l'autorité du général de Gaulle pour diriger l'effort de guerre, elles posaient les jalons pour, le jour venu, rétablir la République et assurer notre indépendance.

Dès la fin de 1942, de Gaulle pensait que, sous l'autorité de Moulin, le général Delestraint devrait être le fédérateur au niveau militaire, sûr que ce dernier ne l'entraînerait jamais dans une dérive quelle

qu'elle fût. Il connaissait sa probité intellectuelle sans faille. Hélas Himmler s'en mêla trop tôt. Dans les camps de la mort, Delestraint témoigne d'une admirable force d'âme qui fit de lui l'un des plus ardents champions de notre combat et les plus respectés.

Moulin disparu, dans le droit fil de sa volonté, il restait, en métropole, après lui, à constituer les Forces Françaises de l'Intérieur (FFI) par la fusion d'éléments jusque-là disparates relevant des mouvements de Résistance (Armée Secrète), des FTP, sous contrôle communiste, des éléments dits giraudistes formés de cadres de l'armée (ORA). Ce fut la tâche de ceux qui le suivirent et principalement de Jacques Bingen, délégué général par intérim pendant l'absence d'Émile Bollaert, absence qui se prolongea bientôt puisqu'elle le conduisit à Ravensbrück.

Le CNR, tel qu'il reste dans l'histoire, rendit un service immense. Sa motion, diffusée le 21 mai 1943 sur toutes les antennes du monde libre, imposa le Général de Gaulle comme le chef de la Résistance française, unanimement reconnue. Même Washington en fut frappé. Quinze mois plus tard, aux heures de la Libération, l'ordre intérieur serait assuré dans tout le pays par une nouvelle administration appointée de longue date par le gouvernement provisoire d'Alger.

Il s'agissait enfin en 1943 de préparer par avance le retour aux institutions républicaines. Travail de tapisserie de longue haleine et continuellement à reprendre et à rapetasser, car les personnalités une à une choisies et sélectionnées dans les milieux de la Résistance pour occuper de grands emplois à l'heure de la Libération n'échappaient pas aux arrestations et à la mort. Ainsi en dernière heure, Jean Cassou, futur commissaire de la République à Toulouse, Jean Bouhey appelé aux mêmes fonctions à Dijon, étaient mis hors du combat. Alors que la 2^e DB approchait de Paris, Pierre Lefauchaux, chef FFI de la région parisienne disparaissait et c'était son adjoint Georges Rol-Tanguy qui lui succédait. Ces hommes faits chacun à son heure Compagnons de la Libération, rejoignaient dans cette même chevalerie quelques-uns des principaux chefs de mouvements de Résistance : Jacques Lecompte-Boinet, Gilbert Védy, dit Médéric, le colonel Albert Touny, Eugène Claudius-Petit, etc. Nous disons bien quelques-uns et non pas tous, car le 21 janvier 1946, jour où délibérément de Gaulle quitta le pouvoir, des centaines de dossiers étaient en cours de constitution. Il aurait fallu plusieurs années d'effort pour identifier à travers toute la France, en la passant au peigne fin, tous ceux qui au même degré d'héroïsme méritaient d'être ainsi honorés. Et parmi eux combien à titre posthume ! Car l'ordre de la Libération ne comporte qu'une seule classe ; un seul trait est commun à tous : le volontariat ! Depuis Leclerc jusqu'au plus humble de ses canonniers, depuis Jean Moulin jusqu'à la plus obscure jeune femme, modeste courrier, bénévole de jour et de nuit pour les tâches les plus ingrates. Et même si le temps n'avait pas manqué, même si la quête avait été conduite à son terme, des oublis auraient été commis !

Fondateur et Grand Maître de cet ordre, le Général de Gaulle s'interdisait de l'abandonner en d'autres mains. Il vit immédiatement qu'il n'avait pas le choix. Il fallut clore l'Ordre une seconde fois.

Dans l'oraison funèbre qu'il a prononcée au Panthéon, Malraux disait : "*Jean Moulin n'a nul besoin d'une gloire usurpée : ce n'est pas lui qui a créé Combat, Libération, Franc-Tireur, c'est Frenay, d'Astier, Jean-Pierre Lévy. Ce n'est pas lui qui a créé les nombreux mouvements de la zone nord dont l'histoire recueillera tous les noms. Ce n'est pas lui qui a fait les régiments, mais c'est lui qui a fait l'armée. Il a été le Carnot de la Résistance*".

À Moulin appartenait la mission d'unifier et cette union ne pouvait se réaliser que sous un seul vocable : de Gaulle.

Sans ce ciment fédérateur, il n'était pas possible d'élever rien de solide, rien qui résistât à l'épreuve des grandes secousses de la libération. Comment mettre ensemble les communistes et les autres ? C'était positivement impensable. Il fallait en 1943 qu'avec leur pragmatisme - et leur cynisme aussi - des hommes comme Jacques Duclos et Benoît Frachon reconnaissent le phénomène du gaullisme comme incontournable, admettaient que le courant était trop fort pour nager à contre-courant. Tous comptes faits, ils jugèrent qu'ils avaient avantage à se glisser dans le flux. À court terme, ils avaient bien joué : aux élections générales de 1945 et 1946, ils disposaient d'un tiers des voix ! Ils avaient du

même coup en partie effacé la tare du pacte germano-soviétique auquel ils avaient servilement applaudi. Mais ce qui était primordial, c'était qu'aux heures de la Libération, la France se présentât unie aux yeux de nos grands alliés et du monde entier.

Le Général de Gaulle n'a jamais prétendu que la France (dont on a souvent dit qu'elle comptait dans l'été 40 quarante millions de pétainistes) comptât dans l'été 44 quarante millions de résistants ! Mais, comme il l'a dit un jour à Alain Peyrefitte, il lui fallait faire comme si ! D'autant qu'en juin 1940 de Gaulle avait conclu un pacte avec la France : il s'était juré de ramener notre pays dans le camp des alliés, d'en chasser l'ennemi, de rétablir son indépendance et de donner au plus vite la parole au peuple français. Vaste programme ! Aux yeux de celui qui avait pris cet engagement, c'était un pacte sacré.

Jean Moulin n'a jamais eu pour mission de jeter les bases en métropole d'un parti gaulliste au sens personnel du terme. Le rôle que s'assignait de Gaulle était de remettre sur pied la nation effondrée, non pas de rassembler des partisans. C'est ainsi qu'il prépara le retour de l'État républicain. Moulin avait reçu du Général l'instruction très claire de laisser aux journaux clandestins la bride sur le cou pour l'expression de toute opinion politique (longtemps, *Défense de la France* espéra en Pétain). Le Général de Gaulle s'accommodait parfaitement de voir se faire jour les opinions les plus diverses, éventuellement divergentes, sans lesquelles il n'existe pas de société démocratique, mais à la condition expresse que l'unité soit faite et l'union sacrée vivante. Pour la durée des hostilités l'ordre serait assuré dans tout le pays par une nouvelle administration appointée de longue date par le gouvernement provisoire d'Alger.

Quant à la Résistance proprement dite, celle des clandestins, des hommes et des femmes qui y ont consacré toutes leurs forces et jusqu'à leurs vies, elle a représenté une élite de volontaires, jeunes hommes et jeunes femmes qui en 40 - 41 n'étaient que quelques milliers. En 42 - 43 l'école nazie pâlisant, les crimes de Vichy se multipliant, les Américains entrant dans la guerre, les Russes soutenant le choc, le service obligatoire en Allemagne poussa des dizaines de milliers de jeunes vers les maquis. Ainsi se forma une nébuleuse animée d'enthousiasme où d'innombrables hommes et femmes se reconnurent dans le "gaullisme" ! Ils étaient de toutes origines, de tous âges, de toutes conditions, volant au secours de la Victoire. Ce fut un moment d'extraordinaire euphorie, qui ne pouvait durer bien longtemps. Mais ce qui comptait, c'était que fût rétablie la République dans sa souveraineté et son indépendance, que l'État et la Nation se retrouvent chacun à leur place pour ne former qu'un peuple et que ce peuple fût parmi les vainqueurs.

Patriam servando, victoriam tulit !

Claude Bouchinet-Serreulles
Compagnon de la Libération
Délégué général par intérim au Général de Gaulle en France

Extrait de la revue *Espoir*